

Image+Nation 2003 | Fictions Le formel et le narratif

Élie Castiel

Number 229, January–February 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48188ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2004). Image+Nation 2003 | Fictions : le formel et le narratif. *Séquences*, (229), 8–8.

Manifestations

Image+Nation 2003 | FICTIONS

Le formel et le narratif

On ne posera plus la même question année après année. On ne fera qu'y répondre une fois pour toutes. Un événement cinématographique comme Image+Nation (le Festival de cinéma gai+lesbien de Montréal) est essentiel pour la simple raison que les films programmés reflètent une image objective du vécu gai. Chose que le cinéma traditionnel ne fait pas. Pour deux raisons : la production homosexuelle est presque inexistante dans le circuit grand public; les quelques rares films gais qui arrivent à se tailler une place sur le marché portent pour la plupart le regard de réalisateurs hétérosexuels. En d'autres mots, une vision souvent caricaturale ou condescendante.

C'est avec bonheur qu'on remarque qu'avec cette 16^e édition, Image+Nation a atteint une certaine maturité. La majorité des fictions retenues affichaient des qualités indéniables. La faiblesse de quelques productions n'étaient que le résultat de budgets trop restreints. Côté fiction, nous avons retenu des films provenant de quatre pays.

Espagne — Les latitudes de la post-movida

Ouvertement homosexuel, Eloy De la Iglesia demeure, parmi les cinéastes espagnols de l'ère post-franquiste, l'un des plus provocateurs. Si Pedro Almodóvar, qui partage avec lui la même orientation sexuelle, a su inventer un univers kitsch issu de l'imagerie Sirk-Fassbinder, De la Iglesia se démarque par des mouvements plus dramatiques. Sa mise en scène est parfois froide, dure. C'est le cas de *Los novios búlgaros* (Les Amants bulgares). La liberté acquise dans les pays de l'Est a provoqué une vague de prostitution autant féminine que masculine. L'anti-héros de De la Iglesia profite de cette nouvelle acquisition territoriale du capitalisme pour se procurer les hommes qui lui plaisent, de préférence hétéros. Ici, l'homosexualité est simplement marchande. De la Iglesia invente des images en parfait accord avec la problématique de son sujet.

Chez les lesbiennes, il semble se passer autrement. La femme mariée de *A mi madre le gustan las mujeres* (Ma mère préfère les femmes), de Inés Paris et Daniela Fejerman, vit son homosexualité le plus normalement du monde. C'est une femme d'un certain âge qui a vécu les différentes transformations sociales de l'Occident. Ses filles, représentant la nouvelle génération montante prendront du temps à assumer la condition sexuelle de leur mère. Par le biais de la comédie, Paris et Fejerman brossent le portrait d'une nouvelle Espagne urbaine en pleine évolution.



A mi madre le gustan las mujeres



Ma vraie vie à Rouen

États-Unis — *statu quo*

Le film tant attendu de Fenton Bailey et Randy Barbato est une déception. Évoquant la vie nocturne tumultueuse des Club Kids new-yorkais au cours des années 80, *Party Monster* souffre de ses excès, brisant ainsi le rythme de la mise en scène. Il est par contre intéressant de voir Macaulay Culkin, après ses nombreuses élucubrations enfantines, évoluer dans un monde gai. Seth Green, quant à lui, vole la vedette à tous les comédiens. Tourné en noir et blanc, *Happy Birthday* (Yen Tan) surprend par la mise en scène oscillant adroitement entre la fiction et le documentaire. Mais ce qui étonne le plus dans cette production, c'est surtout l'immense humanité du regard posé par un réalisateur qui a su extraire avec acuité et sensibilité les blessures de l'âme.

France — Une stratégie fondée sur la forme

Le Prix du jury est allé à *Dancing*, l'ovni cinématographique de Patrick Mario Bernard, Pierre Trividic et Xavier Brillat. Il s'agit d'une histoire compliquée par le traitement que les auteurs ont choisi. Si d'une part, l'utilisation des divers dispositifs visuels sont au service total du cinéma, il n'en demeure pas moins que le film procure une sensation d'inconfort due sans aucun doute à une mise en scène d'une neutralité glaciale. C'est tout le contraire de *Ma vraie vie à Rouen* (Olivier Ducastel, Jacques Martineau), de *Tu verras, ça te passera* (Fabrice Cazeneuve) et de *Défense d'aimer* (Rodolphe Marconi), trois films tout à fait différents l'un de l'autre, mais qui épousent le même dénominateur commun : la réconciliation entre le corps et l'esprit. Mais tous les films français que nous avons eu l'occasion de voir arboraient leur étendard gai par le truchement des effets de style.

Inde — *Coming Out*

Le premier long métrage de Mahesh Dattani est un petit bijou malgré ses défauts sur le plan de la mise en scène et la direction d'acteurs. On pardonnera ces légères failles à *Mango soufflé*, à ma connaissance, premier film ouvertement homosexuel indien. Prônant la tolérance et le droit à la différence, Dattani offre des dialogues incisifs, humoristiques et se permet de ne pas trop se prendre au sérieux. Le film de Dattani est un acte de courage.

Élie Castiel